

LE MONDE DES LIVRES

Entretien

Richard Shusterman : les effets secondaires d'une philosophie douce

LE MONDE DES LIVRES | 29.11.07 | 12h52 • Mis à jour le 29.11.07 | 12h52

Les gymnases ne sont plus fréquentés par les philosophes comme au temps de Socrate. Et peu ont pris au sérieux le rôle de la danse et de la culture physique dans leur enseignement. A voir Richard Shusterman, professeur à Florida Atlantic University (Etats-Unis), proposer une démonstration de technique "Feldenkrais" (du nom de l'inventeur d'une discipline corporelle dont il est praticien), on ne peut que constater l'attention qu'il porte à ce que toute une tradition occidentale considérait comme "tombeau de l'âme", et qu'il préfère envisager, comme "soma" : corps vivant et sentant.

Visiblement plus en forme et plus souple que celui de la moyenne des hommes de 58 ans, son propre corps est le premier indice de cette attention. Celle-ci se porte ensuite sur le corps d'autrui, comme lorsqu'on vient le consulter, pour des questions rien moins que métaphysiques : ainsi est-ce une affreuse douleur au genoux qui amenait chez Shusterman cet octogénaire presque incapable désormais de se lever, comme il le raconte dans son nouveau livre, *Conscience du corps*, pour une soma-esthétique. "Le corps n'est pas que spontanéité irréfléchie. Il y a une réflexion corporelle", précise-t-il afin d'expliquer son intérêt, peu commun dans sa profession, pour diverses pratiques comme la méditation zen, à laquelle il a été initié au Japon. Mais John Dewey, l'un des fondateurs du "pragmatisme" américain, n'était-il pas lui-même un adepte des théories de F. M. Alexander ? Au début des années 1930, cet ancien acteur allait jusqu'à voir dans certaines postures physiques ("tête en avant et droite", par exemple) une condition de l'évolution morale de l'humanité.

Il est des philosophies douces, comme des médecines douces. Qu'il faut juger par les effets et les principes actifs. Premier ouvrage, parmi une dizaine de livres traduits en plusieurs langues, consacré principalement au thème corporel, le dernier essai de Shusterman est à situer au sein d'un parcours original, de vie comme de pensée, animé largement par cette maxime hébraïque qu'il préconise vis-à-vis de nos habitudes sensorielles : "le respect et la suspicion".

Shusterman a toujours eu "des ennuis avec la vérité", ainsi qu'il le confesse dans un article autobiographique : "Mon étude de la philosophie débuta avec une passion, ou plutôt une vengeance, éperonnée par une déception vis-à-vis du monde." A commencer par l'Amérique, dont l'image de société pluraliste, démocratique et libre de préjugés religieux et raciaux ne résiste pas à l'expérience du jeune juif de Philadelphie. Il la quitte en 1966, à 16 ans, en conflit avec sa famille pendant la guerre du Vietnam. Israël lui apparaît comme un paradis progressiste où se forger une nouvelle identité : "On ne parlait pas encore de "territoires occupés", se souvient-il, je croyais en l'égalitarisme de cette société, en sa liberté et en sa posture défensive." En trois ans d'armée comme officier de renseignement, au cours desquels, entre 1973 et 1976, il traverse la guerre du Kippour et l'opération "Entebbe", la question de la vérité se repose de façon cruciale : les enjeux vitaux d'une pensée qui doit se déterminer au sein de conditions physiques extrêmes

décident de son attachement à une philosophie incarnée, et suscitent chez lui, définitivement, "une certaine distance critique vis-à-vis de la profession et des pâles enjeux du succès académique".

Choisissant tout de même un doctorat à Oxford plutôt que l'uniforme, Shusterman rédige une thèse sur la logique de la critique littéraire. Ses lectures de Wittgenstein et d'Austin, qui insistent sur la dimension pratique du langage, lui préparent un chemin vers le "pragmatisme". Cette tradition de pensée se définit comme une méthode de clarification des concepts par leurs effets concrets : selon elle, l'expérience est comme le test de nos idées, et ce que signifie un concept n'est rien d'autre que l'ensemble des résultats de ce test. Le pragmatisme est aussi une forme d'humanisme qui ne vise pas une vérité absolue, mais ce qui est bon pour l'homme.

Au fil des ans, Shusterman est devenu une figure incontournable sur les questions esthétiques, après avoir finalement quitté Israël pour enseigner un temps à Temple University, dans sa Philadelphie natale. Ainsi n'a-t-il cessé de traverser les frontières aussi bien géographiques, identitaires, culturelles que philosophiques. "Je suis plus influencé par les expériences de vie que par les textes philosophiques", avoue-t-il. Entre nationalités, familles, langues et pensées différentes, le pragmatisme de Shusterman, comme celui de William James un siècle plus tôt, établit des liens à travers la diversité des expériences, en maintenant les différences dans la dynamique d'une tension féconde. "Je vois le sens d'un événement, d'une oeuvre d'art, d'une vie comme des exemples de reconstruction d'unités qui embrassent la pluralité et le changement" , explique l'auteur de *Vivre la philosophie* (Klincksieck, 2001).

En matière d'art, l'enjeu n'est pas pour lui la révélation d'une beauté à contempler. Tout comme la vérité, elle est à examiner de l'intérieur et à vivre. Il prolonge de la sorte l'enseignement de John Dewey, pour qui l'art est le lieu d'une expérience esthétique, c'est-à-dire sensible, dont l'intensité doit constituer un modèle pour l'expérience quotidienne. Ainsi l'esthétique peut-elle "marcher" à l'ordinaire ; ainsi l'art, la vie, la philosophie, peuvent-ils former un champ d'expérience commun. Et contre les théories analytiques qui mettent "l'art en boîte", il s'agit plutôt de l'en faire sortir pour retrouver son sens pratique et démocratique, hors des galeries.

Outre T. S. Eliot, Shusterman cite volontiers le groupe de rap Public Enemy lorsqu'il scande, suspicieux, "don't believe the hype" (ne crois pas au battage médiatique). Philosophe du rap, y déchiffrant parfois d'authentiques attitudes de sage antique, c'est à travers ces formes d'art populaire jusque-là indignes d'intérêt académique que Shusterman s'est fait connaître de ce côté-ci de l'Atlantique. Son premier livre traduit en France, *L'Art à l'état vif*. La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire, paraît chez Minuit en 1991, dans la collection de Pierre Bourdieu. "Il cherchait un pont vers l'esthétique analytique américaine , se souvient Shusterman. Et je trouvais en Bourdieu ce que ni Wittgenstein ni Austin n'avait examiné : les conditions sociales réelles des "contextes" linguistiques." Mais les deux hommes échangent aussi sur un autre plan, Shusterman militant alors au sein de la gauche israélienne non travailliste, contre la politique menée par son deuxième pays.

"Je suis moi-même un produit d'importation", lance, amusé, à propos des échanges intellectuels franco-américains, celui qui a dirigé un ouvrage collectif intitulé *Bourdieu, A Critical Reader* (Routledge, 2001). Bien qu'il lise dans le texte et commente abondamment les penseurs français du XX e siècle, il n'aime pas parler de "french

theory". "Il faut distinguer entre les théories françaises et leur réception aux Etats-Unis, qui est souvent le fait de gens qui ne connaissent pas le français et qui mélangent tout. Je n'ai pas un grand respect pour les théoriciens moyens de la "philosophie continentale américaine" . Et je suis très irrité par la domination anglophone du champ philosophique mondial", confie-t-il.

Singulièrement, tout comme son premier ouvrage publié à Paris, son nouveau livre paraît en français avant même sa version originale. Entre philosophie analytique et continentale, son pragmatisme, là-encore, relie sans dissoudre, et sa pensée fait corps, si l'on retient de sa théorie somatique que le corps est un médium.

Mais prôner une attention au corps, source d'efficacité et de plaisirs, n'est-ce pas conduire à un hédonisme individualiste hermétique au social ? "La conscience du corps ne résout pas tout, concède Shusterman, mais elle est capitale sur de nombreux plans éthiques et politiques. On le voit chez Simone de Beauvoir ou chez Frantz Fanon, au sujet du corps de l'opprimé. Ou encore dans la lutte contre les haines viscérales, sans fondement rationnel, vis-à-vis des groupes humains considérés comme corps étrangers. En ce cas, une conscience de l'impureté de tout corps peut aider à améliorer les relations interethniques." Ce "méliorisme" optimiste de Shusterman n'a pas pour autant fait disparaître la "négativité torturée" qui, de son aveu même, l'a orienté vers la philosophie. Par cette négativité, un principe critique actif continue d'opérer, même quand le corps semble apaisé et confiant. Comme un effet secondaire.

David Zerbib